

neige. On a beau leur faire croire que les petits "illparoschi" ne meurent jamais, finissent toujours par attirer l'attestation des passants et dénoncer les coupables, les mauvaises mères n'en continuent pas moins à abandonner les pauvres petits êtres. Bien plus, elles prennent parfois la précaution de leur couper la langue de crainte de révélations. Les prêtres chrétiens font une bonne oeuvre en combattant cette vieille superstition qui nous reste de nos vieilles croyances scandinaves. Ah! les vilaines femmes qui font mourir leurs petits! Ah! si j'avais un enfant, moi! A la maison, j'ai bien mon neveu Mellet. Mais c'est mon neveu ce n'est pas mon fils.

Un second vagissement, qui semblait sortir ne la rivière même, le fit reculer d'horreur. Ladjé n'était pas loin de croire, lui aussi, à la légende des "illparoschi." L'enfant abandonné devait sans doute par miracle, se maintenir à la surface de l'eau!

Une nouvelle plainte plus distincte, plus douloureuse, le délivra de toutes ses frayeurs. Il se pencha sur la rive et aperçut sur les bords du torrent un objet aux contours indécis, enclavé entre deux énormes g'açons.

Dénouant son lasso enroulé autour de lui, il fit un noeud coulant qu'il lança sur la "chose."

La "chose" amenée à lui, il vit, sous les étoiles, un berceau garni de fourrures blanches, un berceau de riche, sertissant une ravissante figure de bébé. L'enfant avait deux petites larmes sur ses joues rosées par le froid. Ladjé le baisa pour le calmer, puis, songeant que le petit abandonné avait peut-être besoin d'un prompt secours il se mit à huler tous les cris que comprennent les pasteurs de rennes.

L'aube éclairait d'une lumière grise, comme ouatée la plaine de neige immense.

triste, inhabitée.

Les appels du fermier restaient sans réponse.

Il prit le berceau sous son bras et, protégé par un violent coup de "skistar," il se mit à glisser sur ses "skiss" avec une vigueur qui l'étonnait.

Arriverait-il assez tôt à la ferme pour sauver l'"illparoschi"?

A l'exemple de Ya poursuivant le fauve, il s'allégea de son bonnet pour courir plus vite. Il allait se dévêtir de ses fourrures quand une inspiration — comme il en vient aux mères — lui fit ralentir sa course. Il déposa son fardeau sur la neige, s'agenouilla et arracha les courroies attachées à la capote du berceau. D'un coup de couteau, il fit une balafre dans la peau du renne qui lui servait de surtout, puis, les mains tremblantes, le geste précautionneux, il souleva les fourrures qui protégeaient le corps blanc, le corps frêle. Vite, bien vite, par crainte du froid, il saisit le petit, tiède encore, enveloppé de ses linges fins, et le blottit contre sa poitrine. dans le nid moussu, formé par la double toison des peaux de rennes. Et, libre de ses mouvements, il reprit sa course, abandonnant le berceau.

Quand il faiblissait, quand la sueur dégouttait de sa chevelure flottant comme la crinière d'un poulain lâché, il pensait :

—L'oiselet peut mourir de faim, par ma faute... par ma faute!

Bois, vals et monts, il franchissait tout de la même allure endiablée.

Contre son coeur, l'âme née s'agitait remuait jambes et bras, et le rude Lapon était heureux, heureux comme une mère qui va mettre au monde l'enfant depuis longtemps attendu.

Bientôt apparurent les tentes en cônes du campement et les nombreux troupeaux formant des taches gris roux sur le sol,